

Chéhab. Ce travail sur le temps long se terminera par l'étude de la crise sociale, des différentes étapes de la guerre civile, pour se conclure en post-scriptum sur les Accords de Taef, leurs ambiguïtés et leurs contradictions. L'ouvrage s'enrichit d'un fort utile glossaire, d'une chronologie dense et d'une importante bibliographie. Mais c'est surtout la méthode suivie qui fait de ce travail de recherche un ouvrage de référence. La majeure partie des travaux consacrés au Liban oscille le plus souvent entre les perceptions exclusivement politiques et/ou identitaires. Ces travaux donnent le primat aux appartenances communautaires. Ils sont, par conséquent, par leur logique même, réducteurs et simplistes. Ils oublient, s'il leur arrive d'aborder la question économique, que l'économie est toujours économie politique. Fawwaz Traboulsi traite quant à lui les communautés libanaises comme des produits historiques et non comme des essences immatérielles. Il les aborde dans leurs matérialités sociale, culturelle, socio-économique, dans leurs jeux d'intérêt et de pouvoir. Deux dimensions souvent négligées sont mises en évidence : d'une part leur rôle de « protection sociale » par le biais du clientélisme entendu comme réseau de résistance aux inégalités produites par l'économie de marché, et d'autre part leur longue tradition d'instrumentation et de mobilisation de leurs « relations extérieures » dans leur lutte interne pour le pouvoir et/ou l'hégémonie. Ce faisant, l'auteur met en évidence le caractère interactif de la dialectique des facteurs internes et externes dans la fabrication des « réalités libanaises ». De ce point de vue, l'ouvrage offre une grille de lecture qui peut éclairer en profondeur la crise majeure et existentielle que vit aujourd'hui la société libanaise. Dans de telles situations, la perception de soi, et la production de culture au sens anthropologique, acquièrent une place considérable dans la construction – très exacerbée – des identités. Ce sont ces mécanismes très complexes que ce livre vient éclairer avec bonheur.

Il demeure toutefois une difficulté substantielle, celle d'écrire l'histoire spécifique d'entités étatiques juvéniles dont l'histoire est pro-

fondément partagée par un environnement régional qui en a constitué l'espace historique sur le temps long. Comment écrire l'histoire des espaces sociopolitiques hors de leur profondeur historique commune ? Comment comprendre l'histoire des Etats nés de la violence des guerres contemporaines sans les relier les unes aux autres ? Comment comprendre l'histoire du Liban, de la Syrie, de la Palestine, de la Turquie sans en relier les éléments dans leur interactivité et leur intimité profonde ? L'essentialisme culturaliste qui proclame l'« inaltérité » et l'immutabilité factice des cultures est le principal échappatoire falsificateur et dangereux à ce questionnement. Le chemin le plus ardu, mais le plus prometteur, est, au contraire, celui qui consiste à se confronter à la complexité. Car pour construire l'avenir, il faut d'abord comprendre les cheminements réels et non les représentations fantasmées du passé, ou les expressions malsaines ou nauséabondes des crispations politiques conjoncturelles. Voilà le véritable travail de l'historien. Fawwaz Traboulsi a creusé un nouveau sillon dans l'histoire d'une région aux itinéraires enchevêtrés et profondément mélangés. Il faut espérer voir augmenter le nombre des laboureurs.

—RUDOLF EL-KAREH

30 août 2007

KADHIM JIHAD HASSAN. *La Part de l'étranger. La traduction de la poésie dans la culture arabe. Essai critique*. ARLES, SINDBAD/ACTES SUD, 2007, 352 p.

Les études concernant la traduction, qui existent depuis plusieurs siècles, ont connu une transformation notable ces dernières années, grâce aux apports des sciences humaines. Emanant souvent de praticiens de la traduction, des théories ont mis en place des règles plus ou moins explicites, inspirées par des prises de position qui, la plupart du temps, tournaient autour de l'alternative entre fidélité au texte source ou émancipation re-créatrice. Ainsi, c'est essentiellement d'un rapport à l'altérité

qu'il s'agit. Voilà pourquoi on peut dire que ces analyses d'une pratique de la traduction réfléchissent sur les contacts de langues dans ce qu'ils ont de visible, mais également interrogent l'invisible de cet arrière-fond immense qui se dessine derrière les mots.

Dans le monde arabe, ce fut une tradition, à l'époque du Moyen Âge européen, de traduire les œuvres des philosophes et les traités scientifiques notamment issus du monde grec. Les œuvres littéraires européennes n'ont par contre commencé à être traduites qu'à partir de la *Nahda*, et en ce qui concerne la poésie, bien plus tard. Récemment, les créations poétiques arabes témoignent d'un dialogue fécond avec des œuvres occidentales traduites.

De cette aventure entamée depuis bien longtemps donc, Kadhim Jihad, lui-même poète, traducteur et essayiste, fin connaisseur de plusieurs langues, nous propose une analyse critique qui a pour objectif de déterminer les enjeux multiples de ce que l'on ne peut guère considérer comme la substitution d'une langue à une autre, mais qui engage « *le tout de la culture et de l'homme* ». Étant donné que ces enjeux concernent toute traduction, quelles que soient les langues de départ et d'arrivée, il va de soi que son ouvrage est riche d'enseignements pour tout lecteur interpellé par ce type d'opération, qui consiste dans ce « *déplacement de l'impossible* ». Car c'est bien d'un obstacle non à annuler, mais à repousser, que le traducteur doit s'accommoder dans cette négociation continue qu'il mène avec les mots. Afin de dégager les cheminements qui ont fait évoluer les pratiques et les théories, Kadhim Jihad Hassan retrace les grandes lignes de la progression de la réflexion à travers les écrits de philosophes, Heidegger, Walter Benjamin et Derrida, duquel l'auteur est à l'évidence très proche.

Peu à peu, on comprend comment la traduction, sous l'influence de diverses disciplines, s'est sortie de l'ornière des axiomes définitifs, des prescriptions stérilisantes et des alternatives insurmontables. Si, longtemps, la traduction fut considérée comme une activité secondaire par rapport au texte original, des philosophes tels Benjamin ou Derrida l'ont envisagée

comme une activité où l'homme s'engage totalement dans la mesure où les textes et langues ne peuvent que participer d'un don mutuel. Les phénoménologues, pour leur part, explorent les sentiments qui accompagnent toute traduction, leur ambivalence entre déception et joie.

Plus centrés sur les préoccupations d'ordre collectif, celles des peuples marqués par l'histoire coloniale, les théoriciens des études post-coloniales se sont attachés à dénoncer les phénomènes de « glottophagie » où des langues se font dominatrices en niant la part des langues des dominés. On sait bien que l'Algérie a payé un lourd tribut à cette volonté de négation et qu'elle semble ne pas être sortie de l'assimilation de la langue française à l'objectif de domination dont elle fut l'un des vecteurs. Cette question du Sujet dans l'Histoire et de la revendication de sa place dans la traduction, elle est posée d'une autre manière par la linguistique dans l'étude des phénomènes d'énonciation. Ces derniers obligent à prendre en compte le sujet de la parole tandis que l'interprétation sémantique exige d'être attentif aux connotations des mots tout autant qu'à leur contexte.

Notons que Kadhim Jihad Hassan n'oublie pas de rappeler la dimension psychique investie dans la traduction et que la psychanalyse cherche à élucider, révélant ce domaine inédit de la rencontre entre deux subjectivités, celle du traducteur et celle de l'auteur. Là encore, la traduction n'est pas tant ce qui vise à transmettre un sens qu'elle n'est ce qui du signifiant reste irréductible.

Informé, grâce à la première partie du livre, de l'exigence à la fois éthique et esthétique de la traduction, le lecteur peut aborder de manière plus pertinente la question telle qu'elle s'est posée et se transforme dans le monde arabe. Il découvrira les choix des écrivains arabes à la période classique en matière de corpus, et réfléchira sur leurs motivations. Ainsi, aussi bien Jâhiz que Tawhîdî ont insisté sur les lacunes des langues et, partant, le manque de toute traduction, voire son impossibilité selon le premier. En effet, Jâhiz affirme : « *La vertu*

de la poésie, seuls la possèdent les Arabes et ceux qui parlent arabe. La poésie ne se laisse donc pas traduire et ne peut en aucun cas l'être. Si l'on y procède, la composition se détruit, le mètre s'absente, la beauté s'éclipse et il n'en reste rien à admirer, rien qui serait à même de nous étonner. » Toutefois, bien que plusieurs savants arabes aient estimé qu'il existait une symbiose entre logique et langue grecques, ils n'en ont pas moins largement traduit à partir du grec. Pour cela, ils ont mis en place toute une série de précautions méthodologiques, parmi lesquelles le choix du corpus en fonction de la spécialité du traducteur.

Si, à l'époque classique, les besoins de l'Etat islamique en connaissances scientifiques ont favorisé les traductions, à l'époque de la *Nahda* il s'agissait de traduire ce qui pouvait « servir dans l'amélioration des conditions des sociétés arabes modernes ». A cause de ce mouvement de transposition de notions, termes techniques et noms d'outils, le débat va se focaliser sur l'arabisation ou « emprunt en arabe de notions et concepts étrangers dont un équivalent n'existe pas. »

Après avoir souligné le rôle de la revue libanaise *Sir* dans l'avènement de la traduction de la poésie, l'auteur, dans une troisième partie conséquente, nous propose une série d'approches comparatives. Dans un premier temps, il procède à un examen critique de la traduction versifiée qui fut beaucoup pratiquée dans le monde arabe au début. Ainsi, sont passées au crible des traductions de Federico Garcia Lorca, de Paul Valéry et d'Ungaretti. Au terme de cet examen, il relève des contresens, des opérations de suppléments ou, au contraire, des omissions et réductions, tous procédés qui changent l'économie du texte traduit.

Dans un deuxième temps, notre critique consacre un chapitre à Homère dans ses traductions arabes : on retrouve là une question qui s'est posée également dans le champ occidental, celle de la transposition du genre de l'épopée souvent adaptée, tronquée et imitée. Al-Bustânî, à la fin du XIX^e siècle, a effectué certes un travail considérable en traduisant

l'Iliade. Toutefois, attentif au rythme dans la lignée de Meschonnic, Kadhim Jihad Hassan remarque qu'en entraînant l'épopée homérique vers une métrique arabe, il a modifié le rythme originel. Notant des omissions préjudiciables dans la traduction de *l'Odyssée* également, il préconise une traduction des épopées plutôt en vers libres, ce qui d'ailleurs semble peu à peu s'imposer. Si la difficulté tenant là au genre traduit, l'examen de trois traductions arabes de « Une saison en enfer » de Rimbaud aboutit à la conclusion de la nécessité d'une bonne connaissance de la poétique spécifique d'un auteur à l'écriture elliptique, qui juxtapose rythmes, images et registres de langue.

Enfin, l'auteur procède à une analyse critique des erreurs dans les traductions de quatre grands auteurs, Shakespeare, Bonnefoy, Hölderlin et Saint-John Perse, où la part de l'implicite, ainsi que celle des éléments historiques et anthropologiques, sont autant de données à prendre en compte. Ainsi, pour Kadhim Jihad Hassan, l'examen critique est-il indissociable de la proposition d'une poétique explicite.

Parce que, dans ce domaine, il s'agit de repérer « les effacements de la langue » afin d'écouter l'Autre dans les échos du texte, la critique relève aussi d'une éthique certes éminemment exigeante, mais par là-même sans doute jubilatoire.

—SALOUA BEN ABDA

AHMAD AL-MALIK. *Safa ou la saison des pluies*. ROMAN TRADUIT DE L'ARABE (SOUDAN) PAR XAVIER LUFFIN. ARLES, SINDBAD/ACTES SUD, 2007, 300 p.

Le roman néo-réaliste qui accorde une grande part au fantastique connaît actuellement un essor significatif au Brésil, en Inde et dans plusieurs pays africains. Reprenant des mythes et légendes de leur patrimoine national, des écrivains les réactualisent pour donner des interprétations d'une histoire présente complexe et chaotique. Le Soudan, pour sa part, nous avait